

GWERZ ET SONN

79

LISKILDRI

Et eo Liskildri da Bariz,
Emberr e vo pevarzek miz (*bis*).

Ha benn ma distroio d'ar ger,
Hen a vo zur a c'heritier ;

Hen a vo zur a c'heritier :
Trugarekat ar miliner ;

Trugarekat Fransez Simon,
En euz debochet he itron.

. .

Pa distro Liskildri er vro,
Hen a sko rust war he borjo ;

Hen a sko rust war he borjo,
Ha den na deu d'ho digorro.

LISQUILDRY

Lisquildry est allé à Paris, — tantôt il y aura quatorze mois.

Et pour le temps où il retournera à la maison, — il sera certain d'avoir un héritier ;

Il sera certain d'avoir un héritier : — remerciements (grâce) au meunier ;

Remerciements à François Simon, — qui a débauché sa dame.

. .

Quand Lisquildry revient au pays, — il frappe rudement aux portes de sa cour ;

Il frappe rudement aux portes de sa cour, — et personne ne vient les ouvrir.

Eur vatez vihan oa en ti,
 E bell e oa o cherviji,
 E bell e oa o cherviji,
 Hag a deuaz d'ho digerri;
 Hag a deuaz d'ho digerri
 Ha lavaraz da Liskildri :
 — Ma kered n'em diskuilfed ket,
 Me konto d'ac'h eur sekret.
 Eman 'nn itron etal ann tan,
 O tomman 'nn eritiour bihan;
 Ha m'ar geo glaz he zaoulagad,
 Fransez Simon zo de -han tad;
 Ha m'ar geo melen bleo he benn,
 Hen vo c'hanvet ar Simonen. —
 . . .
 — O ma itron, d'in-me lered,
 Da biou eo ar bugel — ze domed?

Une petite servante était dans la maison, — elle était depuis long-temps à (son) service;

Elle était depuis longtemps à (son) service; — et (c'est) elle (qui) vint ouvrir (les portes);

Et (c'est) elle (qui) vint ouvrir (les portes), — et elle dit à Lisquildry :

« Si vous voulez ne pas me dénoncer, — je vous raconterai un secret.

La dame est près du feu — à réchauffer le petit héritier;

Et si ses deux yeux sont bleus, — (c'est que) François Simon est son père;

Et si les cheveux de sa tête sont blonds, — il sera appelé le fils à Simon. »

. . .

« O ma dame, dites-moi, — à qui est cet enfant-là que vous réchauffez?

GWERZ ET SONN

81

— Hennez a 'zo d'am mererez,
Ha me zo d'ez-han meronez.

— O ma itron, gaou a lered :
Rak d'ac'h eo 'r bugel-ze, domed ;

Rak d'ac'h eo 'r bugel-ze, domed :
Fransez Simon zo d'ac'h kiriek. —

. . .

— Me ho tisko, Simonik fin,
Da tronsan ar zeiou satin ;

Ar ze satin bordet gand aour
Na zireou ket euz ann dud paour.

— Pa c'harue 'barz ar vilin,
Oc'h azee war benn ma glin ;

Ac'hane lampe ar gwele,
Ma gelve poultren a-neuze ;

— Celui-là est à ma métayère, — et je suis sa marraine.

— O ma dame, vous mentez : — car c'est à vous, cet enfant-là
que vous réchauffez :

Car c'est à vous, cet enfant-là que vous réchauffez : — François
Simon vous en est la cause (l'auteur). »

. . .

« Je vous apprendrai, petit Simon malin, — à retrousser les robes
de satin ;

La robe de satin, bordée d'or, — n'est pas pour les gens pauvres.

— Lorsqu'elle arrivait dans le moulin, — elle s'asseyait sur le
bout de mes genoux ;

De là elle sautait dans le lit, — elle m'appelait poltron alors ;

Ma galve poultren ac'hane :
Otrou, ha c'houi a andurfe ?

· ·

'Nn otronez 'ro peb a ziner
Da lakat krouga 'r miliner.

'Nn itronezed 'ro peb a skoed
Da c'hars na n'ije droug ebed.

Fransez Simon a lavare
'R bazenn huellan pa bigne :

— Me 'wel ac'han tri-c'houec'h tourel,
'Zo en-he tri-c'houec'h dimezel ;

A zo en-he tri-c'houec'h itron :
Oll int groage da Fanch Simon. —

Chanté par M. GRÉGOIRE DELAFARGUE, de Plougonver.

Elle m'appelait poltron, de là : — Monsieur, et vous, auriez-vous résisté (m. à m., le supporteriez-vous) ? »

· ·

Les seigneurs donnent chacun un denier — pour faire pendre le meunier.

Les dames donnent chacune un écu — pour empêcher qu'il n'ait aucun mal.

François Simon disait, — lorsqu'il montait la plus haute marche :
« Je vois d'ici dix-huit tourelles (châteaux), — dans lesquelles il y a dix-huit demoiselles,

Dans lesquelles il y a dix-huit dames : — toutes sont des femmes à François Simon ».

* ·

Tout porte à croire que ce *gwerz* ne date pas de notre époque contemporaine. Où je l'ai recueilli, dans le *plou*, on raconte que « le seigneur Liskildry était allé rejoindre les

armées du roi, à Paris; pendant ce temps, sa femme courait le guilledou ». L'aventure n'était pas rare alors, d'après la tradition. On a tiré de celle-ci une chanson, parce qu'elle fit du bruit, tant à cause du nom du seigneur Liskildry, que pour la justice éclatante que rendit le châtelain à l'adultère manant.

Ce *gwerz* a l'air complet; mais je connais peu de chansons d'où les transitions soient aussi absentes.

Sous la mélodie, une phrase à trois membres, circule une ironie à peine dissimulée, dans les deux premiers membres de phrase; au troisième, elle éclate, à la fois mordante et sinistre : c'est la satire dans un *gwerz* tragique. Dans un *sonn* elle aurait un tout autre caractère.

MÉLODIES

243

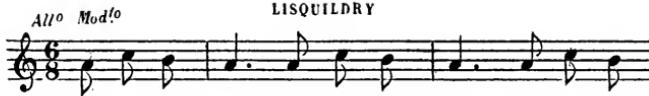


er me-ne :—La red d'in, ber - je - ren, da biou ec'h eo ar son A
la montagne : « Dites-moi, bergère, pour qui est la chanson que vous chautiez



ga-nec'h bre-ma-zou ? —
tout à l'heure ? »)

LISKILDRI



Et eo Lis - kol - dri da Ba - riz, Em - berr e
(Lisquildry est allé à Paris, tantôt il



vo pe - var - zek miz Em.berr e vo pe.var - zek miz
y aura quatorze mois tantôt il y aura quatorze mois.)

KLOAREK KOATREVEN

LE KLOAREK DE COATREVEN



Kloa-re-gik Koa-tre-ven an eux groet Ar pez na ra-fe mab e -
(Le petit kloarek Coatreven a fait ce que ne ferait aucun



bed, Ar pez na ra-fe mab e - bed.
fils, ce que ne ferait aucun fils.)